

Introduction

Par Hervé DUMEZ

i3-CRG École polytechnique-CNRS

Le 4 octobre 2013, le Centre de Recherche en Gestion de l'École polytechnique fêtait ses quarante ans d'existence. À cette occasion, une session a été organisée sur le thème : « Décrire les marchés ».

Pourquoi une telle idée ?

Elle pourrait apparaître paradoxale. Comme l'a en effet noté Andrew Abbott, il n'y a pas de pire remarque dans un séminaire ou de commentaire plus assasin sur un projet d'article que ce verdict : « Votre analyse est purement descriptive » (ABBOTT, 2003, p. 43).

Dans le domaine scientifique, la description a mauvaise presse.

Les marchés se prêtent, quant à eux, à des théorisations des plus sophistiquées dans toutes les disciplines. Il a été question de marchés contestables (BAUMOL, PANZAR et WILLIG, 1982), de marchés en tant qu'organisations (AHRNE, ASPERS et BRUNSSON, 2012), de marchés frictionnels (notion qui a valu en 2010 le prix Nobel à ses auteurs - WASMER, 2011), de performativité (MACKENZIE et al., 2007 ; MUNIESA, 2014), etc.

L'idée qui a présidé à la réalisation de ce dossier est que si l'on a une profusion de théories sur les marchés, il manque des descriptions fines de marchés réels, et que la description devrait retrouver le statut d'instrument scientifique de production et de discussion de savoirs qu'elle semble avoir perdu (ACKERMAN et al., 1985).

Les paradoxes de la description

Il convient tout d'abord d'entrer dans la technique de la description et de revenir sur quelques-uns des paradoxes qui la caractérisent (pour un exposé plus complet, voir : DUMEZ, 2013a, ch. 7). Ce faisant, on rencontrera le philosophe Ludwig Wittgenstein, qui a beaucoup réfléchi à cette question.

Contrairement à l'idée que l'on s'en fait spontanément, il n'existe pas de description objective : « *Nous avons dans*

l'idée que la description exacte de ce que je vois existe. Je veux, pour ma part, dire qu'il n'existe pas de description de ce genre » (WITTGENSTEIN, 2001, p. 115). Il n'existe pas une description objective du marché de l'automobile (les producteurs, les distributeurs, les consommateurs), mais une infinité de descriptions possibles de ce marché. Toute description repose sur un point de vue, que celui-ci ait été explicité (je décris le marché de l'automobile du point de vue d'une certaine approche de l'économie industrielle) ou qu'il soit implicite.

Toute description est, dans son mouvement, infinie. C'est le point de vue choisi qui permet de sélectionner les éléments de la description et de mettre des bornes au flux sans fin de celle-ci. La nature de l'objet ne joue pas dans la longueur possible de la description, comme l'a très bien vu Valéry : « *On peut décrire un chapeau en vingt pages et une bataille en dix lignes* ». De la même manière, on peut décrire le marché de la verveine en deux cents pages et celui des services Internet en cinq lignes.

Les formes de description peuvent être multiples. Quand nous pensons à une description, nous pensons d'abord à un texte à la manière de Balzac. Il s'agit d'une erreur : « *Nous appelons "descriptions" des instruments visant à des usages particuliers. Pensez ici au dessin d'une machine, à une coupe transversale, au plan avec ses cotes, qu'un mécanicien a sous les yeux. Se représenter une description comme une image verbale des faits risque de nous induire en erreur [...]* » (WITTGENSTEIN, 2004, § 291).

Les sciences sociales font face à un problème particulier : leur objet de recherche se décrit lui-même. Quand le chercheur échange avec eux, les acteurs de marché lui décrivent le marché sur lequel ils opèrent.

Plusieurs positions sont alors possibles.

Certains chercheurs estiment que ces descriptions faites par les acteurs eux-mêmes ne doivent pas être retenues dans l'analyse, n'étant pas objectives. D'autres pensent que les descriptions appartiennent aux acteurs eux-mêmes, le chercheur ne devant pas lui-même décrire, mais analyser

les descriptions indigènes. Hughes, de son côté, pensait que le chercheur, en recueillant les différentes descriptions faites par les acteurs de terrain de leur vécu produisait un effet de savoir : « *Hughes disait souvent : "Il n'y a rien que je sache qu'au moins un des membres de ce groupe ne sache également, mais comme je sais ce qu'ils savent tous, j'en sais plus que n'importe lequel d'entre eux."* » (BECKER, 2002/1998, p. 166). Les ethno-méthodologues (GARFINKEL, 1985) posent, quant à eux, le principe selon lequel le chercheur doit s'inspirer des descriptions que les acteurs qu'il étudie se font de leur activité, rester proches d'elles, mais les corriger, le travail scientifique résidant dans cette correction des descriptions faites par les acteurs eux-mêmes. Au total, une position équilibrée apparaît fondée : « *J'ai dit plus haut, et avec insistance, que les chercheurs devaient apprendre à remettre en question et à ne pas accepter aveuglément ce que les gens du monde qu'ils étudient pensent et croient. Je voudrais dire ici, et avec la même insistance, qu'ils devraient en même temps s'intéresser justement à ça. Après tout, les gens en savent beaucoup sur le monde dans lequel ils vivent et travaillent. Il faut d'ailleurs qu'ils en sachent beaucoup pour réussir à se frayer un chemin dans ses complexités* » (BECKER, 2002/1998, p. 164).

La description permet de rendre compte du contexte, ce que ne permettent pas les méthodes quantitatives. Mais, là aussi, on rencontre le problème de l'infinité de la description : tout contexte est lui-même contextualisé. Dans son livre sur l'intention, Anscombe (2002/1957) prend l'exemple de la phrase : « Pierre scie une planche ». On peut étendre la description en ajoutant : « Pierre scie une planche de chêne », « qui appartient à Paul », « maladroitement », « en faisant un bruit épouvantable », etc. Le sens de la description change selon les éléments de contexte ajoutés. Quand on passe de « Pierre scie une planche de chêne » à « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul », l'accent est brusquement mis sur la provenance de la planche et sur la relation de Pierre à Paul. Si Pierre est un menuisier, l'ajout de l'adverbe « maladroitement » peut indiquer que Pierre a l'esprit ailleurs, qu'il est troublé. En revanche, « de chêne » n'ajoute rien en soi à la description en tant qu'élément de contexte, sauf si scier une planche de chêne est un travail plus difficile que scier une planche de sapin. Cela permet de préciser la notion de contexte. Le contexte doit être défini comme l'ensemble des conditions qui font qu'une proposition passe de vraie à fausse ou qui font qu'une pratique change de sens (DE ROSE, 1992). Comme on l'a vu, si Pierre scie une planche alors qu'il est menuisier, l'adverbe « maladroitement » donne un sens particulier à la situation.

On estime généralement, dans la tradition du positivisme, qu'une description, si elle veut être scientifique, doit exclure tout jugement de valeur.

Contrairement à ce que l'on pense souvent, ce n'est pas ce que dit Max Weber lorsqu'il parle de neutralité axiologique (DUMEZ, 2010). L'idée de Weber est double. D'une part, les jugements de valeur doivent être explicités dans la description, ils doivent être maîtrisés et ne pas demeurer

implicites. D'autre part, le chercheur doit être capable de décrire le comportement des acteurs qu'il étudie à partir de leur système de valeurs, et non projeter le sien sur le leur. Mais, dans son analyse, le chercheur peut être appelé, tout en restant dans son rôle, à formuler des jugements de valeur (sur la réussite ou l'échec des projets des acteurs, par exemple).

Voici quelques-uns des paradoxes et des problèmes posés par la pratique de la description. Reste à traiter de la question centrale : quel peut-être le statut scientifique de cet outil ?

Quel rôle scientifique pour la description ?

C'est l'interrogation fondamentale : à quoi sert la description ? Il convient d'abord d'écartier les usages faibles de l'outil. Dans l'introduction des articles en économie qui élaborent des modèles sophistiqués, on trouve parfois de petites descriptions anecdotiques qui servent à établir la plausibilité du modèle. Ce n'est pas ce rôle qui apparaît le plus intéressant.

La description qui est structurée purement et simplement par la théorie, qui l'illustre ou pense la « vérifier » n'a pas non plus grand intérêt. Elle participe du risque de circularité (DUMEZ, 2013b) : si l'on veut retrouver une théorie dans un cas particulier, il est toujours possible de mener une description du cas confirmant la théorie, mais cela n'apporte rien sur un plan scientifique.

Tout au contraire, une description qui infirme ou falsifie une théorie (K. POPPER) a une valeur scientifique forte. Mais, plus généralement, l'intérêt de la description est qu'elle crée une tension avec la théorie et qu'elle permet d'identifier des différences. Un jour où Maurice Drury se promenait dans un parc en compagnie de Wittgenstein, il évoqua Hegel. Son interlocuteur lui répondit : « J'ai l'impression que Hegel veut toujours dire que des choses qui ont l'air différentes sont en fait la même chose. Alors que ce qui m'intéresse, c'est de montrer que des choses qui ont l'air pareilles sont en fait différentes ». Wittgenstein ajouta qu'il aimerait écrire un livre dans lequel l'épigraphe serait une réplique du *Roi Lear* de Shakespeare (Acte I, scène 4) : "*I'll teach you differences*" [« Je vous enseignerai les différences »].

Ce que doit permettre la description, c'est le repérage de différences qui représentent un enjeu théorique. En ce sens, il n'est pas possible de construire une bonne description sans interrogations théoriques. *A contrario*, il n'est pas possible d'élaborer une bonne théorie sans procéder au travail descriptif qui permet de la préciser. Les descriptions sont là non pas pour vérifier les théories, ce qui est absurde scientifiquement, mais pour mettre en tension les théories existantes et les enrichir. *L'Actor-Network-Theory* développée par Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour a redonné dans la période récente toute sa pertinence scientifique à la description en créant cette forme de mise sous tension (DUMEZ, 2011).



Photo © BNF/AKG Images

« La description qui infirme ou falsifie une théorie a une valeur scientifique forte. Plus généralement, l'intérêt de la description est qu'elle crée une tension avec la théorie et qu'elle permet d'identifier des différences. » La carte du monde de l'Apocalypse de Saint-Sever, miniature de Stéphane Garcia, Abbaye de Saint-Sever-sur-Adour, 1076, Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Trop souvent, en effet, le travail conceptuel consiste à simplifier les situations et à construire un modèle qui corresponde à un cas concret de référence. En matière de marchés, le cas emblématique a été au XIX^e siècle celui des céréales et au XX^e siècle celui des marchés financiers. Les théoriciens ont cherché à mettre en évidence un noyau qui serait commun à tous les marchés, quels qu'ils soient, en se focalisant sur un exemple considéré comme idéal-typique du fonctionnement de tous les marchés (un produit bien identifié, une pluralité d'acheteurs et de vendeurs, une unité de lieu et de temps pour l'échange, l'établissement d'un prix d'équilibre). En réalité, ce cœur commun n'existe sans doute pas et il est plus intéressant de raisonner par familles de marché (DEPEYRE et DUMEZ, 2008), dont les descriptions permettent de faire apparaître les différences. C'est dans cette perspective qu'a été conçu ce dossier.

Présentation du dossier

Les articles qui suivent pratiquent la variation. Celles des époques, puisque des cas sont pris au XVII^e ou au XVIII^e siècle, ainsi que dans la période la plus contemporaine. Celle des natures de marché, puisqu'il sera question de finance, de vin et de jeux de rôles.

La question des points de vue possibles pour la ou les description(s) sera mise en lumière. Lorsqu'il décrit le tout premier marché financier, celui d'Amsterdam au XVII^e siècle, Joseph de la Vega choisit la forme du dialogue entre un philosophe subtil, un commerçant discret et un actionnaire savant. Un autre article (celui de Laurent Deville et de Mohamed Oubenal), consacré à un marché financier, contemporain celui-là, oppose et articule entre eux deux points de vue d'analyse : celui du chercheur en finance et celui du sociologue.

L'articulation entre les descriptions faites par les acteurs et celle que le chercheur doit construire est abordée dans l'article consacré à De La Véga. Lui-même est - ou a été - un acteur du marché des actions de la Compagnie des Indes orientales. Dans son livre, il fait dialoguer entre eux des acteurs de ce marché avec un philosophe, qui essaie de comprendre.

L'analyse consacrée au marché des jeux de rôles repose, quant à elle, sur les descriptions faites par un des acteurs centraux de ce marché. Elle met en évidence la manière dont ces descriptions peuvent contribuer à structurer le marché. Les marchés sont des processus d'évaluation ; ils reposent sur des jugements de valeur dont il importe de comprendre la construction : on le constate dans la

consommation de vin français et de vin portugais au XVIII^e siècle en Grande-Bretagne, comme le montre Paul Duguid dans son article. On le voit également au niveau de l'évaluation du risque sur les marchés financiers contemporains, les jugements de valeur qui sont formulés - ou ne sont pas formulés - par les journalistes spécialisés contribuant au fonctionnement du marché, comme l'illustre l'article de Benoît Demil et Xavier Lecocq.

Puisse ce dossier contribuer à redonner un statut à la description scientifique dans les recherches tant en sciences de gestion qu'en sciences sociales ! Il n'y avait pas de revue plus apte à participer à ce projet que *Gérer et Comprendre*.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBOTT (Andrew), « La description face à la temporalité », in BLUNDO (Giorgio) & OLIVIER DE SERDAN (Jean-Pierre), *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS, pp. 41-53, 2003.
- ACKERMANN (Werner), CONEIN (Bernard), GUIGUES (Christiane), QUÉRÉ (Louis) & VIDAL (Daniel), *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, Tomes 1 & 2, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 2, 1985.
- AHRNE (Göran), ASPERS (Patrik) & BRUNSSON (Nils), "How are markets organized?", *Organization Studies* (à paraître).
- ANSCOMBE (Gertrude Elizabeth Margaret), *L'intention*, Paris, Gallimard [trad. française de *Intention*, Oxford, Basil Blackwell], 2002 (1957).
- BAUMOL (William J.), PANZAR (John C.) & WILLIG (Robert D.), *Contestable Markets and the Theory of Industry Structure*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1982.
- BECKER (Howard S.), *Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte [trad. française de : *Tricks of the trade, How to think about your research when you're doing it*, Chicago, University of Chicago Press], 2002 (1998).
- BRUNSSON (Nils), "Organizing the market", Lille, AIMS, 5 juin 2012.
- DEPEYRE (Colette) & DUMEZ (Hervé), "What is a market? A Wittgensteinian exercise", *European Management Review*, vol. 5, n°4 (Winter), pp. 225-231, 2008.
- DUMEZ (Hervé), « Note sur Max Weber, La recherche et la question du jugement de valeur », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 6, n°4, pp. 61-64, 2010.
- DUMEZ (Hervé), « L'Actor-Network-Theory (ANT) comme technologie de la description », *Le Libellio d'Aegis*, vol. 7, n°4 (Hiver), pp. 27-38, 2011.
- DUMEZ (Hervé), *Méthodologie de la recherche qualitative*, Paris, Vuibert, 2013a.
- DUMEZ (Hervé), « Qu'est-ce que la recherche qualitative ? Problèmes épistémologiques, méthodologiques et de théorisation », *Gérer et Comprendre*, n°112, juin, pp. 29-42, 2013b.
- GARFINKEL (Harold), « Sur le problème des correctifs », in ACKERMANN (Werner), CONEIN (Bernard), GUIGUES (Christiane), QUÉRÉ (Louis) & VIDAL (Daniel), *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, Tomes 1 & 2, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 2, pp. 239-249, 1985.
- MACKENZIE (Donald), MUNIESA (Fabian) & SIU (Lucia), *Do Economists Make Markets?, On the Performativity of Economics*, Princeton, Princeton University Press, 2007.
- MUNIESA (Fabian), *The Provoked Economy: Economic Reality and the Performative Turn*, Abingdon, Routledge, 2014.
- WASMER (Étienne), *Le prix Nobel 2010 : les marchés frictionnels*, vol. 121, n°5, pp. 637-666, 2011.
- WITTGENSTEIN (Ludwig), *Les cours de Cambridge (1946-1947) édités par P.T. Geach*, Mauvezin, T.E.R., 2001.